

BULLETIN ANNUEL DE LA PARENTALITÉ

RECUEIL D'INTERVENTIONS
SOIRÉES PARENTALITÉ 2017

Le mot de la Présidente

Devant le succès rencontré au cours des soirées « Parentalité », la fédération Familles Rurales du Tarn poursuit son action de soutien à la parentalité en milieu rural. Cette dernière entre tout à fait dans le cadre de son projet associatif, régulièrement actualisé. « Familles Rurales peut intervenir dans tous les domaines concourant à l'amélioration de la qualité de vie des familles ».

Les parents, aux prises avec des difficultés réelles dans leur rôle d'éducateur, choisissent eux-mêmes les thèmes qu'ils souhaitent aborder. Nos soirées « Parentalité » sont un espace de réflexion et de dialogue pour leur permettre de mettre des mots sur leurs expériences de vie.

La nouveauté en 2017 a été de faire appel à l'image en intégrant un court métrage pour lancer plus facilement le débat avec les parents, sur des situations parfois complexes et difficiles à aborder.

Ce bulletin émane de la volonté conjointe de la fédération Familles Rurales du Tarn et des professionnels qui ont apporté leur contribution tout au long de l'année, de laisser un écrit pour que chaque parent puisse continuer à y réfléchir.

Avant de vous inviter à lire ce recueil des soirées « Parentalité » 2017, je tenais à remercier toutes les personnes qui ont contribué à la rédaction de ce bulletin ainsi que les partenaires des actions parentalité dans le Tarn : le réseau ParenTarn et la Caf qui nous encouragent à poursuivre cette action. Je remercie également les associations, et donc les familles vivant en milieu rural, qui continuent à nous solliciter et les nouvelles qui nous ont rejoints...

Bonne lecture à tous,

Anne Estéveny

Présidente de la fédération départementale du Tarn

Introduction

Etre parent est « le plus beau métier du monde », comme l'évoque cette fameuse expression. Ce métier amène avec lui tout un florilège de questions, de doutes, d'inquiétudes, de remises en question, pour lesquelles il n'est pas toujours aisé de trouver des réponses.

Afin de permettre aux parents d'être écoutés, soutenus, de pouvoir échanger avec des professionnels et d'autres parents, la fédération Familles Rurales du Tarn propose des soirées parentalité. Ce sont des temps d'échanges, sur des sujets choisis par les parents, en présence de professionnels du sujet évoqué (alimentation, sommeil, gestion des émotions, écrans, troubles « dys », entre autres). Ces soirées sont organisées dans des villages ruraux, afin d'être au plus près des familles tarnaises.



Ces soirées permettent aux parents de prendre de la distance avec leur quotidien, d'interroger leurs pratiques, de s'enrichir des connaissances et partages d'expérience de professionnels et d'autres parents. Les échanges y sont riches, allant même quelque

fois jusque dans l'intimité des participants.

Ce recueil vous donnera une synthèse des échanges ayant eu lieu en 2017 et vous donnera un aperçu de la richesse de notre action.

Dans l'attente de vous voir aux prochaines soirées, nous vous souhaitons une excellente lecture.

Alexandra PETTERSSON,
Directrice de la fédération Familles Rurales du Tarn

Table des matières

L'ADOLESCENCE : UNE DELICATE TRANSITION	5
« LA TRANSMISSION : UNE HISTOIRE DE GENERATION !	7
EDUCATION, SECRET, NON-DIT..."	7
ETRE PERE, ETRE MERE : UNE FILIATION EN QUESTION	11
« ENTRE REALITE ET VIRTUALITE : LES JEUNES FACE A INTERNET	13
(JEUX, RESEAUX SOCIAUX, TWITTER, FACEBOOK...) »	13
Le monde d'aujourd'hui, la sortie de l'hégémonie capitaliste ?	13
L'adolescence, principe de civilisation	14
L'adolescent aux prises avec le virtuel	16
L'EVALUATION DES ENFANTS : QUELLE EST SON UTILITE ?.....	21
Évolution de la représentation de l'enfant	22
Le normatif et le singulier	22
Le dépistage et l'indéterminé	23
Le bilan psychologique et l'acte de parole	24
L'enjeu	25
LA SEPARATION CHEZ L'ENFANT	27
LES JEUNES ET LA VIOLENCE	30
VIVRE AVEC NOS DIFFERENCES	33

Jamila HAMIQUI

Psychologue clinicienne à la Fédération Familles Rurales

L'ADOLESCENCE : UNE DELICATE TRANSITION

Si nous devons situer l'adolescence historiquement, nous pourrions dire que c'est une notion très récente. Elle daterait timidement de la fin du XVIII^{ème} siècle avec Rousseau (l'Emile) et Buffon – philosophes puis traverse le XIX (surtout fin XIX avec l'industrialisation via le progrès en science et en médecine et avec le début de l'enseignement), c'est donc au XX^{ème} que la notion d'adolescence a trouvé son apogée. En effet, si le XX^{ème} siècle a été un moment propice à faire avancer nos connaissances quant à cet âge de la vie ; C'est en raison de l'intérêt qu'ont eu plusieurs écoles de pensées, plusieurs disciplines. On peut en citer certaines : la philosophie, la sociologie (Durkheim « il fait de la jeunesse un fait social » Bourdieu « la jeunesse n'est qu'un mot »), la littérature, la psychologie, la science et bien sûr la psychanalyse.

L'adolescence dans son sens étymologique vient de « *adolescere* » qui veut dire grandir vers, en train de grandir...

L'adolescence est l'âge qui succède à l'enfance et qui commence avec les premiers signes de la puberté. Les remaniements psychiques dans le passage de l'adolescence à l'âge adulte se traduisent de façon très singulière en fonction de chacun ; de façon bruyante pour certains et en sourdine pour d'autres. En effet, ce que rencontre avant tout l'adolescent dans sa sortie de l'enfance est cette rencontre avec le sexuel.



Cette rencontre avec le sexuel chaque adolescent la vit de façon très différente. Parce que l'adolescent est en difficulté pour traduire en mots ce que Lacan appelle le réel sexuel. Pourquoi utilise-t-il cela ? Car précisément le sexuel à cette période-là s'impose et l'adolescent ne peut en dire dans l'immédiat quelque chose. Quand bien même les adolescents ont été informés sur ces modifications autour du corps dont ils se trouvent subitement affectés ; ils en sont embarrassés. Et surtout, ils n'ont pas les clés symboliques c'est-à-dire les mots pour endiguer ces transformations, pour les traverser ; Ils sont face à ce réel sexuel qui s'impose, ils sont précipités à une autre place et ils peinent à trouver un équilibre.

Nous pourrions dire que le corps de l'adolescent est exilé de ces mots ; « Il est le lieu de nouvelles sensations multiples » « lieu de dérèglement de tous les sens » tel que le disait Rimbaud dans ces correspondances (lettre du 13 mai 1871). L'adolescent est

face à ce corps où se mêle un tas de sensations sans pouvoir traduire en mots cet excédent de sensualité.

De plus, Freud avait mis l'accent sur le réveil, par la sexualité, de l'interdit de l'inceste. C'est-à-dire qu'au moment de la puberté ce qui va se réactualiser ce sont les liens œdipiens **« Il faut dit-il que l'adolescent puisse s'extraire de ses amours enfantines et aimer une femme qui ne soit pas sa mère ou un homme qui ne soit pas son père »** ; ce qui ouvre pour le sujet adolescent le champ de la rencontre avec l'Autre sexe. On passe de l'objet d'amour préalablement incarné par le parent à un autre objet d'amour : un partenaire amoureux. (Freud « les trois essais sur la théorie de la sexualité »)

Lorsque Freud fait référence à la réactualisation de l'interdit de l'inceste pendant l'adolescence, y aurait-il un impact dans le rapport parent-adolescent ?

La distance que parfois le jeune peut prendre avec son parent ne lui est-elle pas nécessaire pour sa construction psychique ?

Les conflits que peuvent parfois rencontrer les parents avec leurs adolescents n'auraient-ils pas leurs origines dans ces remaniements psychiques liés à l'adolescence ?

Eric BOUSQUET

Psychologue

« LA TRANSMISSION : UNE HISTOIRE DE GENERATION !

EDUCATION, SECRET, NON-DIT..."

Ce titre proposé par « Familles Rurales » est au cœur des interrogations actuelles des familles, mais également des professionnels de l'enfance, éducateurs, professeurs, psychologues...

A l'heure où l'on parle d'une « crise généralisée » dans la société, la famille, le travail...la question de la transmission apparaît comme un « remède » à cette crise, ce qui se transmet est salvateur, voire thérapeutique... Y a-t-il une crise des transmissions ?

La transmission apparaît ainsi comme la « valeur-refuge » de la sécurité affective, intellectuelle...

De plus en plus de parents veulent connaître le QI de leur enfant. Cette demande n'est-elle pas le signe que l'intelligence se transmet, génétiquement, familialement, culturellement ?

Est-ce qu'aujourd'hui le bien-être d'un enfant est assuré par ses seules capacités à résoudre une équation, ou un problème ?

La sécurité affective, la capacité à traverser certaines difficultés dépendent plus des « défenses » que l'enfant développe que d'un chiffre qui n'a aucune valeur prédictive.

Le risque majeur avec un tel sujet est de tomber dans une vision pessimiste de la famille d'aujourd'hui voire d'en appeler à une nostalgie des années passées, celle où l'autorité du père était garante d'une éducation « vraie » comme diraient certains.



Je vous propose ce soir une discussion autour de cette question de la transmission à partir de mon expérience de psychologue de terrain, de mes rencontres avec des enfants et des parents.

Cette introduction est une série de questions que je vous propose de traiter ensemble en confrontant vos expériences à ma pratique.

Transmettre ou ne pas transmettre ? C'est une question que tous les parents se posent.

On voudrait tous transmettre ce qui est bon en nous et ne pas transmettre ce qui est mauvais. Cette évidence n'est pas si simple !

La transmission n'est pas un passage de relais car tout ne se passe pas comme prévu : la volonté ne suffit pas.

Un parent peut-il « modeler » voire « formater » son enfant en fonction de ses valeurs, de sa propre éducation, de sa génération ?

Mais rappelons que l'enfant n'est pas un être « mou », il a sa personnalité, sa responsabilité.

Le relais, s'il est passé, c'est de la transmission consciente et/ou la transmission inconsciente.

Il paraît donc impossible d'établir les effets directs d'une éducation, d'une transmission.

L'enfant évolue dans plusieurs environnements : la famille, l'école, la société la culture...bref il est traversé par plusieurs discours, parfois paradoxaux.

L'enfant s'identifie à des personnes, à des valeurs qui ne sont pas que parentales ? Un enfant peut s'identifier plus à un oncle, à sa grand-mère qu'à ses propres parents.

Comment alors expliquer les différences au sein d'une même fratrie ?

Comment un enfant qui a grandi au même endroit que son frère ou sa sœur peut-il à ce point se distinguer d'eux ?

Comment alors penser la génération ? Est-ce qu'assurer la génération c'est assurer la transmission ?

La transmission est-elle génétique, familiale, culturelle ?

Qu'est ce qui ne se transmet pas ?

Quand un parent dit : « Il me ressemble » en parlant de son enfant, il ne se soucie pas que de son aspect physique, il dit : « quelque chose s'est passé dans la transmission ».

A l'inverse quand une mère ou un père affirme qu'il ne reconnaît plus leur enfant, ils font l'aveu que quelque chose n'a pas marché, il y'a quelque chose qui ne s'est pas transmis (échec scolaire, acte délictueux...).



L'identification selon les parents n'a pas été opérante, l'enfant ne se serait pas identifié aux valeurs parentales.

Compliquons encore plus les choses : la transmission c'est aussi les non-dits, les secrets. Faut-il toujours dire ou ne pas dire ? La vérité refoulée est celle qui émerge parfois...

Soyons optimiste et disons qu'il y'a quand même des conditions à la transmission : le désir.

En simplifiant nous pourrions dire que le désir est le moteur de l'existence, ce qui nous pousse à vivre, à résister. C'est ce qui pousse aussi des parents à « être parents ». C'est ce qui pousse à se risquer comme parents. Le désir ça se transmet, c'est comme un creux que le parent laisse pour que son enfant puisse désirer à son tour.

Dans le désir des parents est contenu l'amour porté à l'enfant (sécurité).

Comment se construire quand on ne se sent pas désiré, aimé ? Comment transmettre à son tour et transmettre ce que l'on a reçu ou ce que l'on n'a pas reçu ?

Pour conclure mon propos introductif :

Ce que me disent les enfants, ce qu'ils essaient d'articuler en mots, c'est de savoir de quel désir ils sont issus, d'où ils viennent ?

Ils savent bien que naître dans une rose pour les filles ou dans un chou pour les garçons, c'est de l'imaginaire parental.

Ils veulent savoir qui ils sont ? C'est ce désir de savoir qui les structure, et qui pousse à cette curiosité qui les fera grandir.

Nous sommes des êtres de langage et de parole, nous sommes ainsi traversés par la subjectivité.

C'est cet écart, la subjectivité, qui se loge entre ce qui se dit et ce qui se transmet.

La science tente de nous faire croire que nous sommes des êtres programmés mais nous savons que la génétique vole en éclats face à l'environnement. Certains scientifiques parlent heureusement des effets du langage sur les neurones !

« Longtemps, les scientifiques ont cru que le cerveau, une fois mature, se caractérisait par la stabilité de ses connexions, jugées immuables. Depuis une trentaine d'années, cette vision de la structure et du fonctionnement cérébral a volé en éclats. Grâce à la plasticité cérébrale, le cerveau modifie l'organisation de ses réseaux de neurones en fonction des expériences vécues par l'organisme. »
(Extrait de la revue Sciences Humaines sur la plasticité cérébrale en 2015)

On ne transmet donc pas ce que l'on veut et ce que l'on ne veut pas.

Il n'y a donc pas de prédiction et de prévention de la transmission.

Il y'a cependant des conditions pour chacun, des conditions pour assurer une transmission, une éducation, une génération. Ces dernières sont singulières et ne peuvent constituer des recettes.

Je terminerai mon propos par la phrase d'une mère reçue en consultation **« Je me demande qui est son père ? Le facteur ? Parfois j'oublie que son père travaille quand-même à la poste ! »**

Jamila HAMIQUI

Psychologue clinicienne à la fédération Familles Rurales

ETRE PERE, ETRE MERE : UNE FILIATION EN QUESTION

Pour traiter ce thème, nous avons fait la proposition d'une nouvelle forme de transmission. Nous avons débuté la soirée à Fénols par un court-métrage. Le choix de ce court métrage « Père » du cinéaste Lotfi Achour prend son sens dans l'abord qui y est fait de l'approche de la question de ce qu'est un père et une mère dans notre contemporanéité.

Que nous propose Lotfi Achour ? Une comédie dramatique d'une durée de 18 minutes évoquant des problématiques d'actualités autour de la question de la filiation.

Pourquoi ce choix ? Il est très lié à notre époque où l'image est omniprésente et impacte le quotidien de tout un chacun. Cette approche spécifique nous a paru intéressante pour mettre en exergue des problématiques contemporaines au travers d'une mise en fiction du réel. Cette scénographie cinématographique du court métrage a permis aux participants de se projeter, d'identifier la complexité de ce qu'est être père ou mère.

Le film raconte l'histoire de Hédi, chauffeur de taxi à Tunis, qui un soir prend une cliente sur le point d'accoucher. Cette brève rencontre va bouleverser la vie de cet homme. (Visionnage possible sur YouTube)



Qu'est-ce qu'être père et mère aujourd'hui ?

La parentalité aujourd'hui se trouve transformée à la fois par les nouvelles découvertes scientifiques (PMA, GPA, IAD (insémination avec donneur), ...) et par l'évolution sociétale (Les mouvements juridiques quant à la parentalité, les formes de la parentalité plus complexes, la contraception, les femmes et le travail...) ...donnant un paysage à la parentalité dense et diversifié. La famille n'est plus la même, décomposée, recomposée, monoparentale...

Prenons la question de la contraception, elle est venue modifier le rapport à la procréation. Avec la maîtrise de la fertilité féminine, il y a une séparation qui se réalise entre la sexualité et la procréation. En découle, un rapport à la procréation inédit pour les couples. On est plus enclin à décider du moment de la venue d'un enfant.

Donc, si être père et mère ne réside plus seulement avec une naissance qui se résume au biologique. S'il se dessine de nouvelles formes de parentalité au vue des nouvelles techniques ; Alors on peut aujourd'hui inventer, construire de nouvelles formes de vivre la parentalité.

En effet, les avancées de la biotechnologie en matière de procréation humaine ouvrent un champ nouveau à penser. Cet apport nous mène vers des pratiques sociales complexes portant sur l'origine. La question de l'origine nous renvoie directement à celle de la filiation. Qu'est-ce qui fait filiation ? Comment se crée le lien de filiation ?

Ces changements auxquels notre société a affaire introduisant des situations et des origines inédites fait bouger nos repères symboliques ; Ils viennent en permanence réinterroger nos représentations et venir nous obliger à réinterroger nos positions et venir nommer, signifier au cas par cas ce qu'est être père ou mère ?

Wilfried GONTRAN

Psychanalyste – wilfried.gontran@gmail.com

« ENTRE REALITE ET VIRTUALITE : LES JEUNES FACE A INTERNET (JEUX, RESEAUX SOCIAUX, TWITTER, FACEBOOK...) »

Le monde d'aujourd'hui, la sortie de l'hégémonie capitaliste ?

Pour bien appréhender ce qui peut être en jeu dans l'investissement voire le surinvestissement des objets technologiques par l'adolescent, il convient de rappeler dans quel environnement l'adolescent évolue : un monde aujourd'hui dominé par les lois du marché, ce qu'on appelle encore le discours capitaliste et ses conséquences en terme d'hyper-connexion entre les choses entre elle, les personnes entre elles, et entre les choses et les personnes, un souhait de disponibilité maximum et à tout moment - par exemple disponibilité de l'information instantanée sur internet donc pas la peine de se fatiguer à se souvenir des choses - un monde de l'instantanéité dans lequel le progrès consisterait dans une rapidité toujours plus grande dans l'accès aux choses, enfin un monde où entend régner la transparence: il n'y aurait rien à cacher si on est honnête. Ainsi, nous vivons dans un monde qui se synchronise à tous les instants, tels la synchronisation de tous vos appareils (PC, smartphone, etc.). Et il y a à lire ce que produisent les adolescents (discours, actes, types d'investissement, symptômes, conduites) comme autant de réponses « adaptées » à ce monde de l'ultra-connexion dans lequel ils vivent. Mais l'ultra-connexion améliore-t-elle notre capacité relationnelle ?

Alors en attendant, quid de l'adolescent justement, dans la société de marché ? Il sort du pré carré de sa cour de récréation. Il arrive sur cette scène sociétale étouffée par les lois du marché, et qui, en plus, commence à sentir le roussi, une odeur étrange qui s'appelle « austérité ». « Monde désenchanté » nous dit le philosophe Marcel Gauchet, quand lui, l'adolescent, aspire à refaire le monde, expérimentant de nouveaux possibles dont, ne l'oublions pas, l'amour à quoi rien ne résiste quand il est à son apogée, même pas la relation amoureuse elle-même qui risque de voler en éclat. L'amour emporte tout sur son passage, il y a urgence pour nos gouvernants à tempérer ça dans notre monde surveillé et donc si tranquille, et nous verrons plus loin qu'une manière assez curieuse de neutraliser les effets de l'amour dans la société d'aujourd'hui, c'est certainement la dérivation, le détournement pour ne pas dire le branchement de l'individu sur un monde hyper sexualisé : pornographie pour tous (ça peut pas faire de mal puisque c'est « naturel » la sexualité, etc.); et les enfants, on ne les oublie pas: ils ont le droit à l'information sexuelle car mieux vaut en être averti qu'ignorant ; on saura mieux faire avec au moment où on sera en situation. Pourtant

que signifie l'éducation sexuelle si elle n'est pas articulée à la découverte amoureuse ? Ce qui oriente l'individu dans son rapport à la chose sexuelle, c'est que quelque chose en reste tabou, c'est-à-dire à part, voilé, tel le décolleté de la dame qui à la fois cache et suggère suffisamment. Car à tout montrer, on ne voit plus rien. Le monde dominé par le discours capitaliste est un monde qui se veut transparent, je le disais à l'instant – on n'aurait rien à cacher, on pourrait tout se dire, même entre parents et enfants en ce qui concernerait notre propre sexualité. Et bien cela, je vous assure que cela fait des dégâts terribles : combien de fois ai-je rencontré, dans mon travail en psychiatrie, des adolescents ravagés, ravagés par la trop grande proximité avec les parents quant aux affaires sexuelles (il fallait tout se dire pour se témoigner la confiance) ? Ainsi, de ce monde devenu enfin « civilisé » seraient en définitive rejetées les eaux troubles de l'amour avec pour résultat une hyper sexualisation de notre environnement.

Le choc entre la désillusion aux commandes du monde actuel (vécu que plus rien n'est possible) et le vertige face au « tout est possible » de l'adolescence est d'une violence extrême, une violence d'autant plus mortifère que l'adolescent d'aujourd'hui va avoir tendance à la retourner de plus en plus sur lui-même, c'est-à-dire de moins en moins l'extérioriser. L'investissement de ce qu'on appelle le virtuel, tout comme les nouvelles pratiques corporelles (tatouage, piercings, etc.) sont très certainement à appréhender dans le registre de ce recroquevillement sur soi de l'adolescent. Du côté des adultes, les retombées de ce choc s'appréhendent peut-être dans leur réaction sur le type de l'inhibition dont la violence s'appréhende dans sa composante sidérante : ils sont partagés entre le sentiment de culpabilité de ne pouvoir rien offrir de mieux aux jeunes qu'un avenir vécu sans illusion et le rejet plus ou moins massif de ceux-ci, ces jeunes qui incarneraient cette soi-disant vérité (plus rien ne serait possible), ce qui les conduit au sentiment d'impuissance.

L'adolescence, principe de civilisation

Voici campé le décor du monde d'aujourd'hui dans lequel il faut penser la situation de l'adolescent. La tâche est complexe d'essayer de penser cet abandon d'eux-mêmes auxquels les adolescents cèdent de plus en plus massivement dans leur investissement du virtuel. Pourquoi un adolescent préférera jouer au football dans son jeu vidéo plutôt que sur un terrain de foot ? Peut-être parce que cela fatigue moins. C'est une première hypothèse mais rendre compte rigoureusement de ce phénomène n'est pas mince affaire. Car il y a des spécificités du recours de l'adolescent au virtuel. Et si l'on veut aborder correctement ces spécificités, il convient de préciser rigoureusement ce qu'est l'adolescence, ceci pour se garder d'être hors sujet le moins possible. Car il est communément admis aujourd'hui que l'adolescence ne correspond : ni à un âge donné – on constate combien le créneau de l'âge se modifie suivant les époques et les cultures ; une de mes étudiantes nous rappelait, lors de mon cours sur l'adolescence à l'université, que la langue anglaise

distingue deux termes : teenager et adolescent, le premier concernant le créneau d'âge des dizaines, le second visant l'adolescence comme problématique psychique ; ni simplement à la séparation des parents qui semble aujourd'hui de plus en plus distendue, floue, même si dans les fait cette séparation reste à jamais partielle, imparfaite; ni même à l'entrée dans la puberté – des enfants donc des pré-pubères entrent dans l'adolescence, par exemple dans le cas d'abus sexuels qui propulsent l'enfant précocement vers les questions adolescentes liées à la sexualité, tandis que des pubères se paient le luxe de ne pas entrer dans l'adolescence en restant à jamais des enfants... certes poilus. Attention donc, un adolescent peut se cacher derrière un enfant et vice versa. Il va falloir en passer par d'autres voies pour approcher l'adolescent. Considérons plutôt que l'adolescence est le moment logique d'une crise existentielle incontournable pour tout un chacun. La souffrance psychique qui y



correspond, qu'elle soit manifeste ou non, est principalement alimentée par la découverte absolument inopportune de la solitude fondamentale de l'être humain, solitude qui constitue la raison profonde du « malaise adolescent ». L'adolescent est seul face à sa rencontre du sexuel. Et cette solitude se redouble d'une position inconfortable de l'adolescent face

au travail psychique auquel il doit se résoudre: d'une part il a à « se normaliser » suffisamment pour « intégrer », comme on dit, la société dans laquelle il vit; d'autre part, cette normalisation, qui doit lui donner une place dans le collectif, il aura à l'effectuer sans céder sur son désir, ce fameux désir dont l'émergence, la construction naissante à ce moment de la vie, est ce qui va le singulariser, c'est-à-dire construire sa radicale différence des autres: comment assumer ce processus de singularisation tout en construisant une position sociale qui risque bel et bien, de par son action normalisatrice, de mettre en danger ce processus de singularisation lui-même? La tâche est complexe. Tirailé, l'adolescent est donc, de par la problématique qui l'anime, au cœur de cette tension universelle et inéluctable entre individuel et collectif. L'accompagnement de l'adolescent consisterait encore et toujours, de près ou de loin et dans quelques secteurs que ce soit, à le soutenir face à cette tension (et y compris au sein de la famille car c'est aussi ce qu'on peut attendre des parents !)

L'adolescent doit donc s'affronter à son désir émergent c'est-à-dire apprendre à faire des choix, c'est-à-dire accepter de perdre, et suivant sa décision – suivant sa décision est ce qui est important à retenir ici. En somme, être responsable, exactement ce qui tend à être malvenu aujourd'hui. Et dans cette entreprise, il sera inéluctablement seul, solitude qui va le faire enrager contre ses parents qui ne pourront rien faire contre cet état de fait, les bougres ! Le désir s'oriente non plus seulement comme à l'enfance sur la satisfaction des objets mais désormais, aussi, vers un autre devenant sexué : le partenaire amoureux. Cela me conduit à donner ma

petite version de l'entrée dans l'adolescence : celle-ci pourrait correspondre à ce moment tout à fait fugace lors duquel la jeune fille ne sera plus forcément agressée par le regard du garçon (habillé en bleu) qui s'est égaré dans la cours de récré, trop près du groupe des filles (habillées en rose), mais ce moment lors duquel elle parviendra difficilement à contenir l'esquisse d'un sourire aussi inattendu que troublant en réponse au regard scrutateur et béat du garçon. Voilà, la séduction est en marche, en lien avec la sexualisation du monde à l'adolescence. C'est en ceci que ce processus adolescent consiste, concomitamment à l'émergence d'un désir, dans la construction d'un fantasme, c'est-à-dire la manière bien personnelle que chacun va échafauder pour récupérer de la satisfaction, disons-le de la jouissance, dans la relation à l'autre. Par cette opération, l'instance du désir vient à lier, pour la première fois dans la vie de l'individu, amour et jouissance, et ceci à l'endroit d'une unique instance : le partenaire amoureux. Les expériences peuvent commencer. Et l'adolescent va sentir passer en quoi il est difficile d'aimer au même endroit qu'on pratique sexuellement, et vice versa¹. Le fantasme, c'est donc une version personnalisée de notre rapport au monde devenu sexué, notre réalité. Il y a donc autant de réalités que d'individus.

Ce qui est fondamental à considérer, c'est qu'avec la construction d'une relation avec le partenaire, l'individu acquiert une barrière efficace, une limite structurelle à la pulsion de mort qui nourrit les dites « conduites à risques », une limite à la jouissance toujours en soi dévastatrice, prête à nous engloutir dans des conduites toujours plus autodestructrices. En somme, quand il n'est pas envisageable pour l'individu de s'appuyer efficacement sur cette catégorie du désir, le sujet est automatiquement dans une difficulté particulière pour limiter la jouissance. C'est là qu'entrent en action les nouvelles pratiques corporelles et conduites qui se développent dans notre monde actuel, dont les pratiques centrées sur un objet virtuel. Ces pratiques doivent venir contenir, ce qui signifie que ces pratiques ne sont pas qu'un problème à éliminer mais constitue, toujours déjà, une solution.

L'adolescent aux prises avec le virtuel

Nous voici prêt à nous affronter à la question du virtuel chez les adolescents : pour ma part, j'ai rencontré cette question, pour la première fois, quand au début de ma carrière de psychologue, est arrivée dans mon bureau une mère qui était désemparée face au comportement de son fils de 16 ans ; celui-ci passait toute sa journée à jouer devant son PC, un classique aujourd'hui. Il n'allait plus à l'école depuis plusieurs semaines, se lavait peu et ne dormait qu'une fois épuisé. Ce qui avait poussé cette mère à s'adresser au centre ados est qu'il s'était mis à la frapper quand elle avait le malheur de lui apporter à manger, toujours au mauvais moment bien sûr.

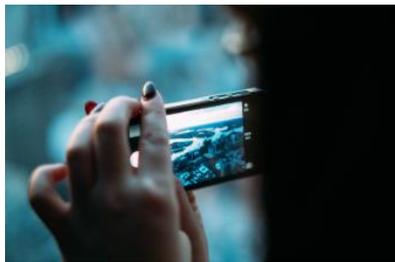
¹ Je renvoie chacun à ses petites manières de faire avec le partenaire.

Les situations ne sont pas toujours aussi extrêmes ; mais le problème est sérieux. Avec ces jeux, il ne s'agit pas d'un jeu, aurait-je envie de dire. Alors de quoi s'agit-il ? Qu'est-ce qui est en jeu de si sérieux chez l'adolescent dans son rapport aux jeux vidéo et aux autres objets virtuels ?

Ma première hypothèse concerne la place du corps : le corps (pulsionnel) est, dans la conduite promouvant le virtuel, mis de côté. Que ce soit dans l'utilisation du téléphone portable – l'adolescent en vient à envoyer des sms à son interlocuteur pourtant posté à quelques mètres de lui ! -, que ce soit devant de quelconques écrans – télévision, PC, tablettes, jeux vidéo, etc. - le corps est oublié et tend à devenir statique. Mais cette immobilité du corps, notez-le, tranche avec la considérable énergie libidinale déployée autour de l'objet technologique : la sollicitation des sens (la vue, l'ouï), ce qu'on appelle la vigilance, est à son maximum. C'est un premier constat : il y a une forte activité libidinale qui ne semble que peu engager le corps, au point qu'on en oublie son repos, auquel contribue le sommeil.

Dans une étude récente, nous apprenons que les adolescents dorment de moins en moins, ce qui s'en ressent dans les cours. Ils disent ne pas pouvoir « se débrancher », et jusqu'au moment où ils dorment, ils continuent à chatter dans leur lit avec leurs amis. On ne se sépare qu'au moment de l'épuisement, autant dire qu'on ne se sépare pas psychiquement. Et certains adolescents confient que lorsqu'ils se réveillent dans la nuit, leur premier réflexe est de consulter leurs emails ou autres messages. Et dans nos réunions, il n'est pas rare non plus que les adultes usent eux aussi de tous les stratagèmes pour expliquer qu'ils ne peuvent absolument pas couper leur téléphone ! Pourquoi se connecter à l'autre de manière virtuelle plutôt que dans la réalité, comme on dit ? Certainement pour éviter la rencontre de corps, celle d'un corps sexué, cruciale à l'adolescence, c'est-à-dire la rencontre qui engage l'autre en tant que lui aussi a un corps sexué. La rencontre de l'autre m'expose à l'exercice de sa pulsion, et à la mienne : autant dire l'angoisse totale ! C'est exactement la situation qui pose problème à l'adolescent et qu'il va tenter d'éviter : il évite tout d'abord le regard séducteur de l'autre et il va mettre beaucoup de temps avant de trouver de la satisfaction dans cette expérience si dérangeante du rapport sexuel. Rien n'est donc garanti de ce côté-là ; et les normes ne répondent plus, et même à suivre les pratiques bien codées en vigueur dans la pornographie. C'est la cata ! Concernant ce retrait hors du corps pulsionnel, ce qui se passe sur les sites internet de rencontre est certainement là des plus enseignants. Sur ses sites, on y est sans y être vraiment ; on n'y est ni vraiment présent ni vraiment absent. On y est le cul entre deux chaises, si j'ose dire, position pas si inconfortable que cela ; car on se poste en retrait de notre responsabilité, celle d'avoir à assumer pleinement ce qu'on dit et fait. Cet état de fait a pour caractéristique de produire cette désinhibition caractéristique du chat sur les sites internet de rencontres : on se dévoile facilement

à cet inconnu qu'est alors notre interlocuteur, laissant parfois même apparaître la crudité de notre rapport au sexuel, alors qu'on est peut-être si coincé dans la réalité. Mais à la vérité, ce ne sont que des mots qui sont échangés, des mots qui n'engagent pas le corps de celui qui les formule. Ces mots ne sont pas des écrits - ils ne constituent pas des traces à proprement dites car tout s'efface de la machine- encore moins des paroles au sens où celles-ci prennent naissance dans notre appareil phonatoire et doivent parvenir à l'autre en tant que des bouts de corps ; car ces mots, cheminant de la touche de l'ordinateur pressée par notre doigt jusqu'à leur projection sur l'écran de l'autre internaute - du doigt à l'œil - ces mots ont emprunté multiples canaux qui les ont vidés de leur substance corporelle. Il n'y a donc en définitive pas grand-chose à craindre de leur formulation. Quand on vient à converser par webcam, cette distanciation corporelle est moindre puisque la voix circule ; mais celle-ci a elle-aussi emprunté multiples canaux pour arriver à destination : la voix a été codée puis décryptée par la machine pour être reconstituée dans le haut-parleur de son interlocuteur. C'est exactement ce qui se passe avec le téléphone. D'ailleurs, vous remarquerez que l'enfant en bas âge, alors qu'il est déjà très bavard, ne se livre



pas immédiatement à cette pratique, encore énigmatique pour lui, de la conversation téléphonique : « Parle à mamie ! » « Tu dis bon anniversaire à ton parrain ? » Tintin, le gamin est parti ! Cette pratique semble suspecte pour l'enfant ; elle met en doute quelque chose à quoi il tient beaucoup alors : la manière dont la voix est une façon de garder un lien, corporel, avec sa mère. Et voilà que la voix existerait en dehors du lien corporel puisque je pourrais parler avec mamie, qui n'est pas là : inquiétante cette affaire ! Depuis qu'il y a les emails, on converse moins par téléphone, c'est plus confortable, c'est un peu moins fatigant ; car se parler, c'est fatigant, c'est physique comme on dit. On rejoint là la moindre fatigue de notre joueur de foot dans le jeu vidéo. Sur les sites de rencontres, les choses vont commencer à se compliquer quand on rencontre l'autre réellement, avec parfois ce sentiment qu'on le rencontre pour la première fois alors qu'on le « connaît » depuis plusieurs semaines déjà : on connaît la couleur de la tapisserie de sa chambre (webcam oblige) ce qui est assez intime vous en conviendrez, le nom de son chien, les habitudes de son voisin, etc. Dans le même fil, l'accès au sexuel par la profusion sans limite de la pornographie sur internet donne à l'adolescent l'illusion d'accéder au fin mot de l'histoire, un accès direct et gratuit à la chose qui pose tant de questions et de problèmes aux autres, sauf qu'il ne s'agit là plus vraiment du sexuel mais d'une pratique devenue presque sportive. C'est ce que j'ai appelé l'annulation du sexuel (GONTRAN 2009), caractéristique du monde d'aujourd'hui en ce qu'on ne s'y oppose plus - peut-être pour la première fois dans l'histoire de l'humanité- annulation à force de sa profusion donc, levée du tabou à son endroit. En définitive, le sexuel reste d'autant plus hors de portée qu'il est traité comme tout le reste. Le mot d'ordre, toujours le même : Y'a rien à cacher !

A l'adolescence, le virtuel peut nous enfermer, plus ou moins, dans une illusion de la présence de l'autre. Mais le virtuel, à travers la conversation téléphonique, sms, chat, blog, etc., peut, dans une certaine mesure, servir aussi à une initiation, une ouverture réelle sur le partenaire amoureux ; il peut y avoir aussi de la séduction à l'œuvre dans ces modes virtuels de communication. Il s'agit de s'initier à la rencontre avec le partenaire amoureux en y allant par petites touches : rien ne dit que l'adolescente, qui commence par chatter avec les garçons, va passer toute sa vie à faire comme cela. Elle aura peut-être besoin d'autre chose, envie de se satisfaire autrement. Et bien sûr, le devenir de ces pratiques virtuelles investies à l'adolescence ne va pas se déterminer au hasard : l'enfermement dans ces pratiques va dépendre de la disposition de tel adolescent à persister dans cette illusion, c'est-à-dire à être tout pris, ou presque, dedans. Cette disposition plus ou moins grande va bien évidemment dépendre du vécu antérieur de cet adolescent : quel était son rapport au virtuel avant son adolescence ? Enfant, combien de temps passait-il devant les écrans ? Et surtout, depuis quel âge ? Etc. Suivant la manière dont l'adolescent s'est construit, enfant, dans la relation au virtuel, cette illusion sera plus ou moins opérante ; on en sera plus ou moins prisonnier. A ce propos, le psychanalyste Serge Tisseron, une référence sur ces questions du rapport des enfants et ados au virtuel, est connu pour ce qu'il a appelé « la règle 3-6-9-12 » que vous pouvez retrouver retranscrite sous forme d'affiche dans la salle d'attente de votre médecin généraliste par exp— elle est téléchargeable sur son site internet et est destinée à large diffusion. S. Tisseron répond par-là aux parents qui demandent : combien de temps faut-il laisser son enfant devant la TV ? Combien d'heures devant les jeux vidéo ? Et avec la tablette, comment faire ? Sa réponse n'est pas si bête, même plutôt intelligente et mérite d'être connue selon moi. En somme, nous retiendrons notamment que laisser l'enfant de moins de 3 ans devant des écrans, et qui plus est, seul, aura un impact très important pour tout le reste de sa vie ; car l'enfant, qui est alors en pleine construction spatio-temporelle de son environnement, a éminemment besoin pour cela de manipuler des objets, de la réalité faut-il préciser aujourd'hui, des objets réels. Son image corporelle, qui se constitue alors conjointement à ces premières expériences sensori-motrices, va lui permettre d'apprendre à contenir ses excitations, par les voies de la motricité c'est-à-dire un exercice du réel du corps. Au bout de ce processus aussi fondamental que complexe, il y a l'enjeu de la transformation de ces excitations en ce que nous avons abordé précédemment : la pulsion. En somme, si l'enfant appréhende le spatio-temporel via les jeux vidéo de la tablette trop longtemps laissée sur le canapé, et non pas assez dans le sensori-moteur de l'expérience réelle, il apprendra à canaliser ses excitations via l'attention portée à l'écran, c'est-à-dire via l'objet virtuel, et pas assez



avec son corps qui doit pourtant, par cette voie, devenir corps pulsionnel. En définitive, c'est son attention (à l'écran) qui vient canaliser les excitations et non pas sa motricité (corporelle). Ainsi, il reste aux prises avec des excitations et devient esclave des écrans en tant que ceux-ci serviraient, plus que tout le reste, à les contenir. Les effets de l'accès trop précoce aux écrans est certainement la chose la plus grave et constitue une piste pour expliquer certaines conduites dites addictives aux jeux vidéo chez les adolescents².

Bibliographie :

- AUBERTIN S., HAZA M., *Temporalités autistique, adolescente et virtuelle : à la croisée de trois mondes*, revue Adolescence, GREUPP, 2013/2 - n° 84, pages 417 à 427
- GONTRAN W., *Le corps, terre d'asile à l'adolescence*, in "Pratiques et usages du corps dans la modernité" (sous la dir. J.-L. Gaspard et C. Doucet), Eres, Ramonville Saint-Agne, 2009
- TISSERON S. (sous la dir.), *l'enfant au risque du virtuel*, Dunod, Paris, 2006

² Je dis « certaines » car en définitive beaucoup d'adolescents vont cesser de jouer compulsivement après leur 16-17 ans, donc nous ne parlons ici que des modes de pratiques du virtuel les plus préoccupants.

Caroline SANTA-RITA

Psychologue

L'EVALUATION DES ENFANTS : QUELLE EST SON UTILITE ?

Mon propos porte ce soir sur l'évaluation, cette question nous concerne tous en tant que citoyens, l'évaluation est omniprésente dans tous les domaines (même amoureux pour trouver le partenaire idéal). Je vais m'attarder sur le champ de l'enfance, en tant que parents nous sommes aux premières loges de l'évaluation de nos enfants. En tant que professionnel, je constate une demande croissante d'évaluation psychologique (emploi plus le terme bilan psychologique). Le danger aujourd'hui est celui d'une dérive technicienne où il serait demandé au professionnel de faire passer des évaluations, en faisant l'économie de toute réflexion critique sur son acte, d'être un simple exécutant d'une commande sociale.

L'acceptation générale de l'évaluation c'est qu'elle est une action qui attribue une valeur à quelque chose, à un événement, à une situation, voir à un individu. L'évaluation nous vient de l'économie, elle est utilisée pour estimer, chiffrer. Par essence l'évaluation quantifie, son penchant pour le nombre peut créer, dans certains domaines où la dimension humaine est importante, un malaise. C'est le cas dans le champ de l'enfance, où les outils d'évaluation se sont développés en pédiatrie, en psychologie et en pédagogie.

On les utilise souvent dans un cadre dit préventifs (troubles des conduites ; 2005 l'échec scolaire ; 2011 ou il s'agit plus de prédiction que de prévention) et /ou d'aide à la décision (orientation scolaire, aide aux soins à préconiser). Les politiques souhaiteraient que ces outils se renforcent. Ils leurs permettent d'avoir des données rapides, à traiter, à analyser, à classer.

Dans le cadre privé, individuel, ces outils évaluatifs posent plusieurs questions, certaines de ces questions me semble-t-il sont préalables à toute évaluation :

- Quel est le sens de l'évaluation demandée ? Pourquoi veut-on évaluer ?
- Dans quel objectif ? Quel est l'intérêt pour l'enfant ?
- Quel va être l'effet de l'évaluation elle-même sur l'enfant ?
- Les résultats d'une évaluation ne donne-t-elle pas une vision réductrice de l'enfant ?

Ce que certain appelle une « culture de l'évaluation » a germé sur un terrain plutôt fertile : un climat social craintif et un changement de représentation de l'enfant.

Évolution de la représentation de l'enfant

Jusque dans les années 50, les professionnels parlaient du bébé comme d'un être très passif principalement centré sur son activité alimentaire (« nourrisson »), on le réduisait à un tube digestif et recevant tout de son environnement. C'est seulement dans la deuxième partie du 20^{ième} siècle plus précisément après la seconde guerre mondiale qu'un changement radical a eu lieu et que les professionnels ont commencé à parler non plus de nourrisson mais de bébé. Ce changement est en grande partie lié à la somme des souffrances endurées par les bébés au cours de la 2^{nde} guerre mondiale. Beaucoup de médecins ont décrits des phénomènes tels que la dépression, l'autisme précoce, pendant le conflit lui-même. Dès lors on reconnaissait une vie psychique aux bébés ainsi que des besoins affectifs nécessaires à leur développement. Le bébé a été de plus en plus considéré comme une personne, une personne en devenir, de nombreuses études ont vu le jour et ont démontré des êtres très actifs et en interaction avec leur environnement.

Ces études scientifiques en explorant les compétences précoces, ont contribué à une meilleure connaissance et compréhension de ce qui se joue pour le bébé et le jeune enfant.

Leurs diffusions ont influencé la façon dont les parents et les professionnels se comportaient avec les bébés et les enfants, à les prendre plus en considération.



Ces études ont permis de récolter de nombreuses données et ainsi d'élaborer des normes.

Celles-ci vont devenir des repères pour baliser le développement normal et permettre de situer chaque enfant par rapport à elles.

Le normatif et le singulier

Les normes sont non figées, elles vont se transformer au fil des mouvements culturels et sociaux.

Mais il y a toujours la tendance quelle que soit l'époque que les personnes demeurent dans ces normes. Des outils d'évaluation vont voir le jour pour examiner le positionnement de chacun dans l'échelle normative. Même si à l'heure actuelle on minimise dans les discours ces normes, les statistiques et les classements eux sont bien présents. Dans ce contexte, le classement d'individu créé insidieusement pour chacun une manière d'être en relation avec soi-même et avec les autres. Aujourd'hui rien n'est ouvertement prescrit, interdit mais il y a tout de même l'idée d'une nécessité de vivre conformément à certaines attentes sociales, à « être comme », dans le cas des enfants à « devenir comme ». Ici je ne parle pas des codes sociaux qui nous permettent de vivre ensemble, de tenir ensemble, mais de ceux qu'il convient d'imiter pour « paraître bien ».

Ainsi une prise de conscience de toutes les compétences du nouveau-né et une pression sociale normative peuvent entraîner des mouvements comme par exemple : la sur-stimulation des bébés, des enfants afin de les éveiller davantage et ainsi augmenter les chances de réussites plus tard ou encore des inquiétudes rapides par rapport à la non observation chez le bébé d'une compétence spécifique à l'âge indiqué.

Les scientifiques eux-mêmes relativisent leurs travaux et font des mises en garde. Les normes sont élaborées à partir de moyennes statistiques sur un grand nombre de bébés et il existe une grande variabilité dans le développement surtout chez les bébés, cela en fonction de leurs appétences, leurs goûts pour tel ou tel domaine.

L'être humain est complexe, voir énigmatique, et aucun outil ne pourra faire l'inventaire de cette complexité qui en fait aussi une richesse.

Je voudrais rajouter sur ce point que dans les sciences, il ne saurait y avoir de connaissance achevée ni de vérité une, totale.

La vérité d'un être ne se résume pas à une accumulation de chiffres, de signes.

La vérité se forme, se construit par des approximations successives au travers de situations et surtout au travers des relations avec les autres.

Le bébé, l'enfant est un être singulier, unique qu'aucune statistique ne pourra décrire

Le dépistage et l'indéterminé

L'utilisation de l'évaluation dans le cadre préventif serait tout à fait louable si la tâche prioritaire de la prévention précoce ne serait d'identifier au moyen de questionnaires et de tests standardisés quels enfants seraient « à risque ».

Cette dérive, nous l'avons déjà rencontrée : L'expertise de l'INSERM de 2005 sur le trouble des conduites de l'enfant, préconisant le repérage des hyperactifs, turbulents et violents avant même l'âge de 3 ans. Le ministère de l'intérieur prétendait s'appuyer sur ce rapport pour mettre en place une loi de prévention de la délinquance. L'expertise établissait une corrélation abusive entre les difficultés psychiques de jeunes enfants et leur évolution probable vers la délinquance. Ainsi un enfant ayant des problèmes de langage à 4 ans aurait un haut risque pour produire des conduites délinquantes à l'âge adulte.

Une mobilisation sans précédent des enseignants, de professionnels de l'enfance, des travailleurs sociaux et des parents a eu lieu à la sortie de ce rapport, le projet de loi qui devait en découler a été abandonné officiellement.

Au passage, c'est l'idée d'enfance comme temps de construction qui se perd, puisque selon cette approche la mesure fige un destin : le nourrisson agité d'aujourd'hui est présumé devenir l'homme violent de demain.

Les résultats de nos enfants à des évaluations ne disent rien de ce qu'ils vont devenir et de ce qu'ils feront demain.

Il faut être vigilant aux étiquettes que l'on donne aux enfants, parce que certains peuvent s'y coller et qu'il est dur par la suite de les décoller.

La question du temps est primordiale dans le débat sur l'évaluation. Il me semble que l'évaluation est l'outil adéquat d'une société où le temps est précipité. Elle nous donne rapidement des éléments, mais ne nous dit souvent pas grand-chose des difficultés elles-mêmes et ne les résout pas. Les évaluations ne sont pas une fin en soi. De plus, elles demandent aux professionnels du temps, c'est du temps pris sur l'accompagnement, les prises en charge des enfants.

Tout ceci ne doit pas occulter ce qui se passe au quotidien pour l'enfant, dans sa relation aux autres au sein de sa famille au sens large, au sein de son école et ailleurs. Pour certaines problématiques, des observations faites par des professionnels formés et expérimentés, dans un contexte familial (comme l'école) ou sur un temps donné est souvent plus riche qu'une évaluation standardisée. Le maniement des chiffres et des outils évaluatifs n'est pas gage, loin de là, de professionnalisme et de compétence dans un domaine, surtout celui de l'enfance.

Et si des difficultés pour l'enfant sont là et bien repérées, le seul axe qui doit nous guider est un « être avec », l'accompagner. Un accompagnement est une invention, une création de tous les instants puisqu'elle se fait pour un enfant particulier.

Une dérive est de considérer qu'un enfant ayant des difficultés relevant par exemple d'une dyslexie (la dyslexie est une difficulté d'apprentissage spécifique et durable du langage écrit, difficulté à associer les sons entendus avec les lettres) est qu'il serait de tout son être dyslexique. Or entre avoir et être, il y a un écart qui passe d'une particularité à une identification. Ce n'est pas la même chose d'avoir un problème et d'être un problème. « Avoir un problème » est une particularité personnelle alors qu'« être un problème », la personne est identifiée dans son entier à ce problème. Tous les enfants ayant a priori la même difficulté ne se ressemblent pas et ne peuvent être aidés de façon identique. Il y a autant de manière de faire qu'il y a d'enfant.

Le bilan psychologique et l'acte de parole

Un bilan psychologique est caractérisé par l'utilisation d'instruments particuliers (tests et épreuves), il comprend des entretiens préalables, la passation en elle-même, l'entretien de restitution des éléments du bilan.

Le bilan a sa pertinence lorsqu'il est pensé dans un contexte, il peut être un éclairage par rapport à des difficultés, à la souffrance d'un enfant. Par exemple dans le cas d'un enfant en échec scolaire, une évaluation sur l'efficacité intellectuelle, au-delà du niveau évalué, peut mettre en évidence que d'autres facteurs sont en jeu comme l'affectivité, le rapport au savoir, au langage, à l'espace, son histoire, etc... Elle peut également parfois rassurer l'enfant sur ces capacités et entraîner un effet mobilisateur, un élan dynamique et renversé un mouvement de dévalorisation. (Cela ne veut pas dire que tous les enfants en échec scolaire doivent être évalués surtout lorsque d'autres éléments sont au premier plan, comme par exemple un événement particulier).

Un test apporte des indications qu'il faut manier avec précaution, et qu'il faut croiser avec d'autres éléments. Au-delà des résultats, les entretiens préalables, le déroulement du bilan, la façon dont l'enfant réagit, son comportement assuré ou anxieux, son mode de verbalisation, sont précieux au clinicien et déterminent la lecture des résultats bruts.

L'essentiel réside dans la rencontre, les échanges, entre le psychologue, l'enfant et ses parents, c'est l'acte de parole qui souvent fait évoluer la situation. Il s'agit de prendre le temps nécessaire, en créant des conditions satisfaisantes, de formuler ce qui se passe pour l'enfant et sa famille. Cela permettra d'appréhender ce qu'il y a de plus intime. Le sujet humain est un être de langage animé par des pulsions et divisé par des désirs qui peuvent l'effrayer, en reprenant, en exprimant ces sentiments souvent contradictoires, il pourra y trouver un certain apaisement.

L'enjeu

L'évaluation, à travers cet état des lieux, est à remettre à sa place comme un outil parmi tant d'autre. L'évaluation n'est qu'une photographie prise à un moment T, à un moment donné. Il faut prendre conscience du caractère restrictif voire déshumanisant d'une approche purement technique où seul le résultat chiffré compte, cela serait une démarche extrêmement réductrice de la complexité humaine.

Il s'agit d'éviter l'écueil d'une évaluation qui serait toute vérité, parce que c'est dans l'air du temps, dans une logique gestionnaire où tout doit être mesuré.

Il est difficile de s'insérer dans une société de manière générale, c'est d'autant plus laborieux lorsque les classements, les catégories, les normes tendent à devenir les seules références. Dans une société où existe la croyance que tout semble être à portée de main : tout savoir, tout comprendre, tout guérir. Cette illusion recherchée par l'homme fait disparaître ce qui est du vivant, du désir. La vie est toujours un pari.

Une aide aux enfants au cas par cas et non par troubles ouvrira pour tout enfant un chemin vers une place propre, qui soit la plus sereine possible. Trouver sa place dans le collectif tout en pouvant y loger sa singularité, sa différence, cela sans faire voler le commun en éclats, là est l'enjeu de toute existence, arriver à exister avec les autres sans renoncer à toute caractéristique personnelle.

Je finirai avec Antoine Saint-Exupéry : « Pour ce qui est de l'avenir il ne s'agit pas de le prévoir mais de le rendre possible ».

Lila MESSALI

Psychologue clinicienne

LA SEPARATION CHEZ L'ENFANT

La question de la séparation se pose très tôt dans la vie du bébé. L'accouchement est sa première expérience, celle-ci est à la fois une séparation et une rencontre entre le nourrisson et sa maman. Leur relation symbiotique durant 9 mois se voit chamboulée par cet événement et pourtant c'est un moment très fort dans la rencontre réelle entre les deux protagonistes. Le processus de séparation individuation décrit par Mahler, contribue à la compréhension de la problématique de la séparation. D'après cette conception, si la coupure du cordon ombilical amène une distanciation physique nette du bébé par rapport à sa mère, le sentiment d'être séparé d'elle et de constituer ainsi une entité individualisée n'apparaîtrait qu'au bout de longs mois. Il est connu de tous que la séparation du bébé de sa maman dans les premiers moments de sa vie est à éviter si la santé de l'un comme l'autre ne le nécessite pas.

Cette séparation vient donc permettre une rencontre et laisser place à l'attachement entre le bébé et sa maman. Nous savons que cette rencontre à démarrer très tôt dans la vie intra utérine du fœtus, mais cette rencontre dans la réalité de l'un comme de l'autre nécessite qu'un lien s'affirme entre les deux, la mère est attendrie par cette petite main qui vient déjà s'agripper à elle et ce réflexe de grasping donne toute la mesure du lien intersubjectif qui continue à se développer. Le bébé est loin d'être passif pour faire en sorte que cette relation se construise au mieux, pour cela il dispose d'une palette de compétence en communication (grasping, pleure, odorat...) qui vont permettre de se nourrir mutuellement.

Ce lien d'attachement démontré au départ par John Bowlby nous donne la mesure de son importance dans la construction du lien affectif et social chez l'enfant. Ce lien qui se construit au départ entre le bébé et la figure d'attachement principale permet à l'enfant d'intérioriser une expérience favorable suffisamment sécurisée pour s'autoriser au moment de son autonomie motrice d'explorer son environnement et d'aller à la rencontre de l'autre. En effet, à partir de 6 mois, les capacités d'exploration se développent de manière exponentielle. L'enfant devient capable de se déplacer en rampant, à 4 pattes, puis en marchant. Il prend conscience de la distance et apprend à gérer l'équilibre entre ses besoins d'exploration et de proximité de la « base de sécurité » représentée par sa ou ses figure(s) d'attachement. Il passera peu à peu du



besoin de proximité à celui de disponibilité, puis d'accessibilité en cas de détresse ou de danger. La qualité de son exploration est bien liée à celle de l'attachement.

La rencontre de l'autre se fera au travers de différentes expériences tant dans son environnement familial, qu'à la crèche ou chez sa nounou et vient très rapidement l'école. A chaque fois l'enfant fera appel à sa capacité à se séparer et nous pouvons affirmer que nous nous séparons comme nous nous sommes attachés !

Les séparations sont des moments douloureux pour l'enfant et pour les parents qui peuvent éprouver des craintes et cet état émotionnel est très tôt ressenti par le bébé.

Pour que tout le monde soit suffisamment apaisé il est important pour les plus jeunes de mettre en place des rituels de séparation, type lorsque l'on dépose l'enfant à la crèche après l'échange avec le professionnel sur le vécu de son enfant vient assez rapidement le dernier câlin, expliquez-lui que vous partez mais que vous reviendrez le chercher. Aucune fuite, ni un besoin d'écourter ce moment, nous savons que le rapport au temps est différent pour le jeune enfant et celui-ci a besoin de s'approprier son nouvel environnement et ne le fera pas de la même manière si le parent tarde à partir, d'ailleurs il suffit de voir qu'un enfant qui marque émotionnellement le départ de son parent s'apaise assez rapidement après son départ.

S'il est normal que l'enfant proteste lors d'une séparation de la personne qui prend soin de lui habituellement, on admet que l'angoisse de séparation devient pathologique lorsque la détresse de l'enfant, au moment de la séparation, est extrême et persistante, pouvant atteindre un état de panique et de sidération dans des cas sévères. L'enfant manifeste une peur excessive d'être séparé des personnes auxquelles il est attaché, ce qui finit par entraver son développement social. Il est notable que ce trouble retentit également sur le fonctionnement familial global : les parents évitent toute sortie ou voyage sans l'enfant ; chaque séparation demande un long temps de négociation et des compromis parfois aux dépens des autres enfants ; les troubles du sommeil sont fréquents et durables ; des difficultés à instaurer un mode de garde retardent la reprise du travail par la mère,

En fonction des âges les séparations se vivront selon les capacités de l'enfant à supporter celles-ci, la sécurité interne affective est déterminante comme nous l'avons énoncé et l'expression des difficultés varient avec la maturité de l'enfant, cependant l'essentielle de celles-ci s'exprimeront par le comportement (agressivité, passivité) somatisation, confiance en soi, attention...

Parmi les troubles anxieux de l'enfance, l'angoisse de séparation pathologique serait le plus fréquent, touchant entre 6% et 9% des enfants entre 2 et 3 ans et de 3% à 7% des enfants entre 5 et 6 ans, avec une prédominance féminine. Des études montrent aussi une persistance des troubles anxieux de l'enfance allant jusqu'à l'adolescence

et l'âge adulte, d'où l'importance d'une intervention thérapeutique précoce. Il est donc important de porter attention aux difficultés que peuvent rencontrer les enfants dans ces moments de séparation et comprendre avec eux leur vécu émotionnel tout en considérant qu'il s'agit d'un trouble du lien d'où l'intérêt d'interroger celui-ci et donc d'impliquer la famille.

Isabelle ESPEROU

Psychanalyste

LES JEUNES ET LA VIOLENCE

Nous avons choisi ce thème pour ce débat ce qui n'est pas sans risque puisqu'il est d'actualité que de ce fait le recul nécessaire est délicat et tellement vaste aussi. Pour avancer quelques idées puisqu'il faut se limiter donc je propose d'énoncer quelques points, qui pourront ne servir de points de départ à notre débat peut-être :



Premier point préalable :

« Les jeunes » c'est un terme qui part de l'opposition des générations. Il parle de la génération nouvelle qui pousse...qui bouscule, voire qui fait peur, et dont le pluriel ajoute à la dimension imaginaire. « Une bande de jeunes » c'est toujours plus incertain qu'un jeune pris dans son individualité. Dans une bande il y a la question de l'anonymat...Quand on ne connaît pas...

Cette dimension imaginaire qui convoque la reconnaissance, de la place, du regard porté sur cette catégorie. Parce que justement lorsqu'il est question de reconnaissance, il y a effet de miroir, chacun demande à être reconnu, pour ce qu'il est, pense être, pour ce qu'il demande à être, etc. Et selon que cette reconnaissance a lieu, ou pas, il y a des effets.

Vous voyez les problèmes qui se posent : D'un côté les jeunes demandent à ce que leur soit fait une place, une confiance, une réponse en quelque sorte à la question qu'ils se posent : à savoir qui ils sont ? Alors même qu'ils peuvent refuser de se conformer à ce à quoi ils sont assignés : Va à l'école, « passes ton bac d'abord », travaille, ne fais surtout pas comme ton père ou bien fais mieux. Et, alors même qu'ils peuvent être épinglés de « sauvages » ou de « racailles » par des hommes politiques autrement dit que notre société est ambivalente quant à la jeunesse. Etre jeune c'est, selon les situations, une qualité ou un défaut (je pense à tous les commentaires sur le couple Macron).

De l'autre côté, les adultes demandent à être respectés et confortés dans leur autorité qui n'est plus tout à fait bien soutenue par notre société mais pour leur malheur ils peuvent être confrontés à la brutalité des revendications vindicatives qui met encore plus à mal cette autorité même.

Alors qui doit faire le premier pas ?

Second point celui d'un temps particulier :

Les jeunes cela recouvre ce moment de l'adolescence. « Pas d'adolescence pour les animaux » (j'ai piqué cette remarque fort juste à un psychanalyste Marie-Jean SAURET) ! L'adolescence n'existe que du fait que nous sommes nés dépendants et qu'au-delà des besoins primaires, la qualité des soins dont nous dépendons, l'éducation fait de nous des sujets du langage.

Adolescence est associée à crise. C'est celle qui surgit de ce moment particulier : L'adolescent n'est plus l'enfant dont la protection et la survie requiert l'adulte. Il n'est pas non plus autonome. Il est coincé entre le monde de l'enfance qu'il quitte et le monde des adultes dont il ne fait pas partie.

Troisième point :

Qui est une citation de Michel Lapeyre :

« La violence, elle, implique chacun dans la relation à chacun et nul n'y échappe. Elle est au cœur du rapport qui constitue et détermine le sujet **et** l'autre ; Ensuite la violence est une atteinte, sinon un attentat, pour les deux parties, l'agent et le patient. Pour poursuivre, il y a une aporie de la violence : Elle nous presse de surmonter ce qui nous dépasse, alors que nous sommes démunis devant elle. Et pourtant personne n'est innocent. Enfin si le contact avec l'autre engage la violence, sa solution ne se fait pas sans l'autre, l'accord et le pacte avec lui. »

Quand bien même, pour ce qui concerne les jeunes et la violence : violence subie, violence agie ?

En 2003 à l'occasion d'une enquête qui a eu lieu au Mirail auprès de 160 enfants (ils ont accepté un entretien mené par des étudiants), 7 catégories de positions subjectives ont été relevées. Je vous les cite :

-Il y a ceux qui dénie la violence : dont le comportement trahi leur expérience de la violence mais ils n'en parlent pas ;

-Il y a ceux qui vont armés à l'école, rares encore qui vivent l'enceinte scolaire sur le modèle prévalent de la concurrence généralisée, l'exclusion des faibles, l'élimination des inutiles et au total l'éloge de l'exploitation de l'insécurité,

-il y a ceux qui restent en marge et selon le cas, ils sont sous l'emprise de l'inhibition ou dans l'expression de la toute-puissance ;

-il y a les enfants de la norme, les plus nombreux qui se présentent comme bien installés dans le lien social dans un ordre et un système (avec juste assez d'hypocrisie ou de cynisme). Celui-là a horreur du désordre c'est un père peinarde ;

-il y a les questionneurs pour qui la violence n'est pas encore un problème ou n'en pose plus ; ils apostrophent et mettent sur la sellette l'interviewer, remettent en question et critiquent la pertinence des questions posées. Il prend plus de risque au fond que l'enfant de la norme,

-ceux qui s'interrogent eux-mêmes, sans être fatalistes ou cyniques, ils ne s'acharnent pas ou ne s'épuisent pas critiquer, l'Autre dans ses défaillances, ses fautes, ses failles, ou le restaurer. Comme s'ils avaient compris qu'il ne restait plus qu'à se faire à la nécessité d'y pallier eux-mêmes selon leur propre style. Ceux sont ceux qui peuvent s'interroger sur les relations à l'autre sexe et à l'amour ;

-et enfin les responsables évidemment les plus rares, des exceptions pratiquement. Ils sont étonnants par la tranquillité et la sérénité de leur radicalisme. Ils n'hésitent pas à mettre explicitement en cause dans la production de la violence, la parole en tant que telle, ou plutôt ses modes d'emploi multiples. Ils s'interrogent sur la responsabilité de chacun quand il prend la parole. En fait, ils sont suffisamment proches de leur propre solitude pour mesurer que le lien social et le collectif ne peuvent être effectifs sans la décision de chacun de ceux qui s'en emparent et s'y engagent.

Dernier point :

La psychanalyse nous apprend qu'à vouloir éradiquer la violence on provoque le pire, la tyrannie par exemple.

Alors il y a à la traiter comme cette tension entre le singulier et le social et on pourra se demander comment ?

Cela dit cela ne se pose pas quand-même sans se demander quelles sont les violences très actuelles subies par les jeunes ?

On le voit les conditions de vie évoluent et avec elles des problèmes sociaux qui apparaissent qui ne font plus exception :

Le harcèlement de plus en plus précoce,

La déscolarisation,

Les exclusions scolaires,

Les conflits familiaux, les séparations,

Le chômage des parents,

La radicalisation.

Les jeunes vivent notre monde et les modalités relationnelles actuelles. Ne vivent-ils pas les peurs ambiantes, l'état d'urgence qui s'installe, la suspicion généralisée, le brouillage des repères voire leur effacement, les évaluations, la concurrence, l'incertitude de l'avenir ... ?



Patricia LOUBET

Psychologue Clinicienne

VIVRE AVEC NOS DIFFERENCES

Le titre contient une équivoque :

Vivre ensemble, avec la différence de l'autre.

Vivre avec nos différences, c'est-à-dire avec nos propres variations.

Ces deux acceptions posent la question de l'identité.

Avant d'aborder la question de la différence, arrêtons-nous sur ce qu'est l'identité ?

Comment la construisons-nous.

L'identité de l'individu est la reconnaissance de ce qu'il est, par lui-même ou par les autres. Cette reconnaissance concerne en premier la sienne propre : on se *reconnait* d'abord dans le miroir. Cette reconnaissance est dépendante de l'autre.

Nous parlons ici du stade du miroir. Qu'est-ce que le stade du miroir ?

Lacan le formalise en 1949 ; « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je ».

Que dit-il ? Dans un temps où le petit d'homme ne marche pas encore, où il n'a pas la maturité suffisante pour marcher, il projette et voit son image dans le miroir. Cette captation imaginaire lui permet de s'appréhender debout, porté par un parent ou par l'intermédiaire d'un baby trotter par ex. Lacan appelle cela « une assomption jubilatoire », l'enfant se voit en une image unifiée, qui devance sa maturité organique. Il en jubile, il en jouit.

La constitution du moi est ici à l'œuvre. C'est la « Forme totale du corps par quoi le sujet devance dans un mirage la maturation de sa puissance ». (Jacques Lacan *Ecrits* p 94)

Cette assomption jubilatoire s'accompagne nécessairement de la présence d'un autre qui établit entre l'enfant et son image dans le miroir, une coïncidence. Par une parole, un « c'est toi ! », l'adulte établit une corrélation entre l'image et le corps de l'enfant. Il s'agit bien d'une reconnaissance par l'autre de ce qui permet ensuite de se reconnaître soi-même.

L'enfant ne peut faire seul ce rapprochement. Il y a donc une aliénation au regard et à la parole de l'autre pour se reconnaître soi-même.

Cette reconnaissance concerne également l'appartenance au monde des humains.

Cette constitution de la réalité, nous en observons régulièrement les avatars dans la clinique.



Se reconnaître dans le miroir donne la possibilité de s'identifier aux humains, à un sexe (masculin, féminin).

Comment vivre avec nos différences ?

L'altérité – en latin *alteritas* signifie différence – est la reconnaissance de l'autre dans sa différence. Cela suppose bien évidemment de ne pas penser sa propre individualité comme la mesure de toute chose. D'admettre une séparation entre soi et l'autre ; de supporter que la rencontre puisse engendrer un réaménagement de sa propre individualité.

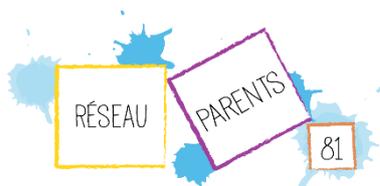
Il y a donc un conflit entre le moi qui implique l'unité et donne l'identité et la souplesse d'une subjectivité qui supporte le manque c'est-à-dire de laisser entrer ce qui n'est pas soi. Cela comporte toujours un déséquilibre, un risque pour cette unité du moi.

N'est-ce pourtant pas dans cette ouverture que réside le désir ?





Tarn



Familles Rurales
Fédération départementale du Tarn
7 boulevard Paul Bodin - 81000 ALBI
Tél. : 05 63 54 15 44
✉ fd.tarn@famillesrurales.org